

## LE MONASTERE, LIEU DE LA MISERICORDE

Congrès des abbés

Sept. 2016

Le monastère est-il un lieu où l'on peut apprendre à devenir « *Miséricordieux comme le Père* » ? Si on entend bien la parole de Jésus : « *Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux* », on peut mesurer combien l'appel est énorme. Le « comme » est-il possible à vivre ? St Benoît nous propose un cadre, des manières de nous rapporter les uns aux autres, une voie spirituelle, l'humilité, pour descendre dans notre cœur et accéder à l'amour. Je voudrais m'arrêter sur un point particulier qui reste difficile : vivre la miséricorde entre frères, afin d'être miséricordieux comme le Père.

### I) Il n'est pas naturel ni facile de vivre la miséricorde entre frères.

La miséricorde n'est pas facile à vivre entre frères qui vivent sous le même toit comme des moines. La vie nous place dans un rapport de parité avec des droits et des devoirs communs. Moines, nous sommes tous sous une même règle, avec des mêmes obligations. Si un frère en prend et en laisse, il n'est pas spontané de poser sur lui un regard de miséricorde. Il manque à ses devoirs, à nos devoirs. On pensera : « que vient faire la miséricorde là-dedans... ? » Nous retrouvons ce que le fils aîné dit au père de la parabole, au retour du fils cadet : Tu reconnais à celui-ci des droits que tu ne m'as jamais octroyés, à moi qui, à sa différence, n'ait manqué à aucun de mes devoirs envers toi. La fraternité en communauté nous pose dans une vision de droits et de devoirs communs qui rend plus difficile la compréhension mutuelle à un autre niveau.

La miséricorde, comme attitude globale n'est pas facile car elle a à voir avec le cœur et la misère, comme l'étymologie le suggère. Avec le cœur, le nôtre, avec la misère, celle de l'autre. L'attitude de miséricorde requiert de notre part que nous soyons vraiment présents au lieu de notre cœur. Le père de la parabole « *est ému de compassion* », dit la nouvelle traduction liturgique, traduisant ce mot grec *splagxizomai* qui évoque l'émotion au niveau des entrailles ou du cœur. Le père est tout ouvert à son fils, car il consent laisser son émotion la plus profonde le conduire. Il accepte de se donner, vulnérable, sans chercher à tout rationaliser, penser, ni maîtriser. Il laisse son amour paternel lui dicter sa conduite. Vivre la miséricorde nous engage à revenir au lieu de notre cœur. Là sont nos sentiments les plus profonds, qu'on ne maîtrise pas, là où nous sommes vulnérables...

Je disais la miséricorde a à voir avec la misère de mon frère. Regarder la misère de l'autre, comme la sienne propre nous fait peur. Spontanément, je passe sur l'autre trottoir. J'évite et je regarde ailleurs. Dire cela, n'est pas s'engager dans une sorte d'autocritique qui viserait à renforcer la culpabilité. Je crois que cela peut nous aider à mesurer notre impuissance foncière à porter la misère de l'autre. Elle est trop lourde à porter. La nôtre nous suffit déjà amplement. Que Dieu soit appelé le miséricordieux, on comprend, mais nous, est-ce vraiment possible ? Etre miséricordieux appelle de notre part de permettre que la misère se dise, s'exprime. Cela nous engage à revoir nos idéaux de réussite fraternelle où l'on voudrait que tout aille sans problème.

## **2) Fils du Père Miséricordieux : à l'école du fils aîné de la parabole du fils prodigue (Lc 15).**

Le fils aîné ne veut pas entrer dans la maison, dans la symphonie des chants et de la musique (c'est le mot grec utilisé symphonias). Il ne veut pas entrer dans la danse. Comme je le disais, au nom de la fraternité pensée en termes de droit et de devoir, pas question d'entrer dans ce jeu trop injuste. Ce fils aîné ne veut pas faire sien le regard du père, qui a accueilli toute la misère de son frère, pour lui redonner en un instant sa dignité de fils. Il n'entend pas non plus la souffrance que son père avait porté en secret d'avoir perdu son fils, tenu pour mort. Il ne réalise pas encore moins l'humiliation de son frère. Ses entrailles à lui ne sont pas sensibles. Peut-être avait-il gardé au contraire une secrète amertume, voire une envie, pour le départ si cavalier de son cadet.

Comment le père s'y prend-il pour sensibiliser l'ainé à sa joie, mais finalement aussi à sa souffrance guérie ? Il sort à sa rencontre. Il s'engage en quittant la fête d'avoir recouvré son fils. Sa joie ne peut être complète si le second fils n'y est pas associé, mieux si ce dernier ne s'y associe pas entièrement. Pour cela, il s'adresse à lui en l'appelant « mon enfant », on pourrait dire « mon cher petit » pour traduire le mot grec « *teknon* » qui désigne les petits enfants, garçon ou fille, avec une note d'affection. Il ne l'appelle pas « mon fils » (« *uios* » en grec), terme que le cadet reconnaît ne plus pouvoir mériter. Le cadet estime avoir défiguré sa dignité de fils et n'être digne que de la condition de serviteur. En appelant l'ainé, « mon petit », le père l'invite à retrouver sa condition de fils, aimé, chéri, qu'il a oubliée. Il souhaite lui faire reprendre conscience de l'amour dont il est porteur à son égard. Si le cadet a perdu sa condition de fils en menant une vie de désordre, l'ainé l'avait oubliée en menant une vie trop bien rangée. Le premier la redécouvre en touchant le fond de sa misère, et en vivant l'accueil débordant de son père. Le second est appelé, lui, à la retrouver en redécouvrant qu'il est ce petit très aimé, ce chéri de son père... Les deux fils ont à réapprendre l'amour immense de leur père, cet amour racine qui les fonde depuis toujours. Et c'est de là qu'ils pourront devenir à leur tour miséricordieux vis-à-vis des autres : celui a reconnu sa misère et l'amour qui lui est toujours acquis pourra rejoindre sans peur et avec amour la misère de l'autre ; et l'autre est appelé à descendre dans son cœur pour accueillir de manière nouvelle combien il est aimé de son père pourra regarder les autres dans la lumière de cet amour secret qu'il a redécouvert...

Jésus a pris le chemin des deux fils : il n'a pas craint de descendre dans nos misères et d'être mis au rang des malfaiteurs ; et Jésus est ce Fils qui peut dire à son Père, dans la prière sacerdotale, pour nous inclure dans leur intimité, « tout ce qui est à moi est à toi, et tout ce qui est à toi est à moi » (Jn 17, 10).

## **3) Manière de vivre la miséricorde dans la vie fraternelle**

- porter les fardeaux les uns des autres : porter notre commune condition de fils fragiles, faillible, la porter comme un exercice de fraternité = passer de la fraternité égalité dans le désir de défendre et d'exiger mes droits au regard du frère à la fraternité communion dans l'amour d'un même Père. St Benoît insiste par ex sur les biens à donner à chacun selon ses besoins : accepter que l'autre ait plus de besoins, et plus d'égard, et en rendre grâce, quant à celui qui reçoit plus qu'il s'humilie et ne se vante pas. Désamorcer la jalousie par l'action de grâce. Je suis toujours heureux lorsqu'un frère demande quelque chose pour un autre...qu'il n'aura pas lui-même...

- patience : support des infirmités qui nous gênent, nous hérissent, nous blessent avec amour, différent du jugement : soyez miséricordieux, ne jugez pas... Le jugement nous sort de notre condition de fils, en nous posant supérieur...

- accueil écoute : pour permettre à l'autre d'être ce qu'il est. Que l'autre puisse advenir avec ses pauvretés. Cela demande que j'ai accepté de regardé un peu les miennes, et que j'ai accepté de les remettre sous le regard d'un autre. Importance de l'ouverture du cœur, et de l'accompagnement spirituel.

- faire de la place à une autre manière d'être, de réagir, d'avoir de l'humour, à une autre culture. Le regard de miséricorde nous décentre de nos illusions et prétentions à être la norme, la mesure des choses. Sous l'amour du Père, il y a place pour tous, même pour les plus lointains et les moins recommandables : il y a une sorte de décentrement à opérer continuellement. Dans nos lieux de concertation ou de décision : veiller à donner sa place aux voix un peu autres, qui peuvent gêner mais qui apportent une pierre essentielle. « le tout est plus grand que la partie, l'unité plus grande que le conflit »... (pape François)

- inventer des lieux où l'on se demande pardon... où l'on vit une réconciliation. Savoir entre nous créer un climat de miséricorde : rendre possible une parole où l'on peut exprimer sa misère, rendre possible une écoute de cette misère portée ensemble. Importance des moments de réconciliation : célébration de la réconciliation, chapitre des coupes, correction fraternelle dans certaines communautés. Mais aussi importance des moments de détente et de fête ensemble (théâtre, promenade, vidéos regardées ensemble....) où l'on apprend à sortir de nos « personnages » pour retrouver quelque chose de l'enfant en nous.

f. Luc Cornuau